

Analyses 2010



**Quel monde transmettons-nous?
Plaidoyer pour la « catastrophe »**

Avec le soutien de la Communauté française

Commission Justice et Paix belge francophone asbl
Rue Maurice Liétart 31/6
B-1150 Bruxelles Belgique
Tél. +32 (0) 2 738 08 01
Fax: +32 (0) 738 08 00
info@justicepaix.be www.justicepaix.be

Quel monde transmettons-nous ? Plaidoyer pour la « catastrophe »

*J'attends comme la fin du monde et je ne sais pas
Combien de temps ça prendra mais je ne l'oublie pas*

Indochine

On ne surprendra personne en disant qu'en quelques décennies, les conditions de la militance, de la mobilisation et de l'action collective ont radicalement changé. La dualisation socio-économique et la croissance des inégalités, la précarisation – voire la dissolution – du lien social, le modèle du « citoyen-consommateur », les conflits entre l'individualisme et le bien commun, ce sont là autant de facteurs qui affaiblissent la conscience qu'une société a d'elle-même et qui, par conséquent, changent les conditions de possibilité d'un projet collectif, de ses finalités et de ses moyens d'action. On déclare même rompu le lien entre un tel projet et la capacité d'*en transmettre l'attrait*, c'est-à-dire un mixte de sens et de force. En réalité, ce changement signifie que le rapport même entre la société et son avenir est touché. Gravement, on n'est pas loin de le penser.

Les « signaux de l'avenir »¹

Entre société et avenir, il est indéniable que la mondialisation – et tout particulièrement les effets imputables au capitalisme mondialisé – ont en peu de temps déplacé le centre de gravité. En effet, quand on parle aujourd'hui de l'avenir ou du futur, ils sont souvent associés à l'*humanité*, considérée comme grandeur collective, en même temps qu'aux *risques et aux menaces* qui hypothèquent cet avenir *dès maintenant*². Ces risques et ces menaces, par leur interdépendance déclinée en termes économiques, écologiques et environnementaux, climatiques, démographiques et géopolitiques, ont pris des proportions planétaires telles, que l'humanité se trouve placée devant des défis sans commune mesure avec le passé, et même devant sa possible fin à venir³.

« Progrès, où est ta victoire ? », diront certains sans se tromper, au vu de l'intrication locale et globale des injustices, de la répartition planétaire de la pauvreté, de l'ignorance et des esclavages. Aucune part de l'humanité, aucune région de la terre n'a été épargnée par des maux d'étendue et d'intensité variables, souvent croissantes. Et cela jusqu'à nos jours où, au-delà de l'idée de progrès, et au-delà des arguments les plus convaincants pour ne pas se résigner à l'évolution des choses, ce sont les finalités elles-mêmes qui sont devenues le point aveugle des conceptions de l'humanité, des sociétés et de leur histoire. Point aveugle, parce qu'on ne voit pas à quelle « fin » – au double sens de limite et de but – pourrait encore répondre, en dernier ressort, ce qu'on appelle parfois « l'aventure humaine ».

En revanche, beaucoup estiment que c'est au sort des générations futures, lié à celui de la terre et de ses ressources, de concentrer sur lui les finalités les plus crédibles à rechercher,

¹ L'expression est reprise à Hans Jonas, en lien avec le « principe responsabilité ».

² Il s'agit d'une perception récente car, autrefois dans notre culture, « l'avenir collectif de l'humanité » était considéré comme un « au-delà » de l'histoire, et non pas comme ce qui pourrait arriver *dans* cette histoire elle-même.

³ On ne parle pas ici d'une éventuelle « disparition » biologique de l'espèce humaine, mais de la perte à très grande échelle de ce qu'il y a d'humain dans l'humanité, dont la perte d'un nombre très grand d'êtres humains serait une composante majeure.

sauf à exposer nos descendants, dans un avenir qui pourrait n'être pas lointain, à une fin malheureuse. Par souci à l'égard des générations à venir, ces finalités sont désignées aujourd'hui comme autant d'urgences, et sont soutenues notamment par la conviction de certains qu' « un autre monde est possible ». On reconnaît ici une formule du mouvement alter-mondialiste. On peut la considérer comme une sorte d'eschatologie immanente, dans la mesure où, ultimement, la militance pour un autre monde possible renvoie à une autre figure, changée, de ce monde-ci. Face à l'état du monde, le changement ne se fait pas attendre : il est nécessaire, et remis entre les mains de ceux qui gardent les yeux ouverts sur ce qui pourrait venir, ou viendra, si rien ne change. A l'effacement des « grands récits » pourvoyeurs de sens et de finalités, succèdent les signaux de l'avenir, lesquels ne doivent pas venir de très loin pour prendre l'allure d'avertissements sans frais.

Une méthode : le « catastrophisme éclairé »

Pour autant, on ne confondra pas ces signaux avec les instruments permettant d'orchestrer la peur de l'avenir, mais l'on en déduira une double nécessité : celle de transformer notre rapport au temps, et celle de l'action. Cependant, est-il suffisant d'agir afin d'éviter que l'avenir soit « aussi catastrophique » qu'annoncé, en considérant ainsi l'action comme un prolongement du principe de précaution ? Le cadre de ce principe paraît trop étroit, car se protéger contre une menace, ce n'est pas encore prendre position quant à l'avenir qu'on veut ou qu'on ne veut pas. Et si l'on admet que, de toute façon, le « risque zéro » n'existe pas, la confiance mise dans les moyens de précaution peut s'avérer peu éclairée, et même plutôt aveugle. Le principe de précaution s'apparente donc à une tactique d'évitement de l'incertain – « on ne sait jamais » – moyennant des recours scientifiques et techniques supposés fiables. Mais il y a loin d'une gestion des risques à une politique du temps.

Ces enjeux font actuellement l'objet de recherches philosophiques, élaborées autour de la notion de « catastrophisme éclairé⁴ ». Dans son ouvrage de référence sur ce sujet, Jean-Pierre Dupuy définit ainsi cette attitude philosophique :

« Le catastrophisme éclairé consiste à penser la continuation de l'expérience humaine comme résultant de la négation d'une autodestruction – une autodestruction qui serait comme inscrite dans son avenir figé en destin »⁵.

Il ne s'agit donc pas de se prémunir contre une catastrophe jugée possible ou même probable dans l'avenir. La démarche est beaucoup plus radicale : elle se fonde sur la capacité de se projeter dans l'avenir, sur le mode du futur antérieur, pour revenir ensuite au présent, avec le souvenir de ce qui *aura eu lieu*. En se projetant dans l'après catastrophe, dit Dupuy, il s'agira de voir rétrospectivement en celle-ci un événement tout à la fois nécessaire et improbable. Tenir la catastrophe pour improbable ne nous protège nullement de nous-mêmes. La tenir pour certaine augmente notre liberté de décider ce qui la rendra impossible. Mais il s'agit là d'autre chose que de déployer l'éventail des meilleurs choix possibles :

⁴ L'expression même l'atteste : c'est renouer avec les sources de la pensée moderne, tout en faisant droit, au-delà de l'optimisme ou du pessimisme, aux défis collectifs que présente l'avenir de l'humanité.

⁵ Jean-Pierre DUPUY, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, 2004², p. 216. On trouvera aussi une première introduction à la pensée de l'auteur dans le débat contradictoire entre lui et Dominique Delcourt, filmé en vidéo et visible à : <http://ks39417.kimsufi.com/spip.php?article198>

« Le paradoxe du catastrophisme éclairé se présente comme suit. Rendre crédible la perspective de la catastrophe nécessite que l'on accroisse la force ontologique de son inscription dans l'avenir »⁶.

Pour Dupuy, il s'agit donc d'un enjeu métaphysique, le temps étant consubstantiel à l'être et à la destinée de l'humanité. L'horizon en est immanent, c'est en ce monde-ci que se joue le destin de l'humanité, qui n'est pas le « jouet » de forces « naturelles ». Au contraire, pense le philosophe, c'est en sous-estimant le sens et la portée et du mal et du malheur qu'on se prive de la capacité d'agir contre eux, et autrement qu'eux. Le catastrophisme éclairé se situe donc aux antipodes du sentiment d'impuissance :

« L'événement catastrophique est inscrit dans l'avenir comme un destin, certes, mais aussi comme un accident contingent : il pouvait ne pas se produire, même si, au futur antérieur, il apparaît comme nécessaire. Cette métaphysique, c'est celle des humbles, des naïfs, des « non-habiles », comme aurait dit Pascal – qui consiste à croire que, si un événement marquant se produit, par exemple une catastrophe, il ne pouvait pas ne pas se produire ; tout en pensant que, tant qu'il ne s'est pas produit, il n'est pas inévitable. C'est donc l'actualisation de l'événement – le fait qu'il se produise – qui crée rétrospectivement de la nécessité »⁷.

Il faut donc un destin, pour qu'un refus puisse lui être opposé. C'est là considérer l'avenir de manière autrement plus sérieuse que sous l'image de l'épée de Damoclès, et opter pour un retournement de perspective sur le temps : les leçons du passé ayant moins d'effet que la mémoire *de* l'avenir, celle-ci restaure la capacité proprement humaine de se projeter dans le temps, pour en revenir et poser un jugement éthique de refus de ce qui mène à mal notre destinée, pour sortir de l'inaction ou de la confiance trompeuse dans la précaution.

Faire acte de changer nos façons de penser

Car pour le philosophe, nous avons cet avantage sur nos devanciers, qui consiste en un savoir suffisant sur les conséquences à venir de notre action ou inaction présentes. Mais de ce fait même, un problème apparaît : « *Nous savons*, dit Dupuy, *mais nous n'arrivons pas à croire ce que nous savons* »⁸. Un exemple-type en est donné par l'usage des ressources naturelles, dont l'exploitation est aussi ancienne que l'humanité, mais dont nous *savons* aujourd'hui qu'à en considérer le potentiel et l'usage comme sans limites, nous rendrons la terre hors d'usage, non sans avoir ôté la vie à des populations entières. Or bien des choix économiques et politiques persistent à faire comme si *croire* en des ressources illimitées demeurerait valide, surtout pour les détenteurs de richesses. Autrement dit, en *savoir* plus sur les « scénarios » possibles de l'avenir n'équivaut pas *de facto* à croire que l'humanité a un avenir. C'est pourquoi le catastrophisme éclairé n'est pas à comprendre comme une recette ou un programme, affirme Dupuy, qui défend « *la thèse que l'obstacle majeur à un sursaut devant les menaces qui pèsent sur l'avenir de l'humanité est d'ordre conceptuel. Nous avons acquis les moyens de détruire la planète et nous-mêmes, mais nous n'avons pas changé nos façons de penser* »⁹.

⁶ Jean-Pierre DUPUY, « Introduction au catastrophisme éclairé », ds. Anne-Marie DILLENS (dir.), *La peur. Émotion, passion, raison* (Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 108), Bruxelles, 2006, p. 191.

⁷ Jean-Pierre DUPUY, *Petite métaphysique des tsunamis*, Paris, 2005, p. 19.

⁸ « Introduction au catastrophisme éclairé », *op. cit.*, p. 176.

⁹ *Ibid.*, p. 191.

Mais précisément, que doivent nos façons de penser à l'extension et à la pression de la mondialisation, soutenue par la logique de la croissance, du profit et de la consommation ? C'est en 1974, déjà, qu'André Gorz écrivait ces lignes d'un article récemment republié :

« Tant qu'on raisonnera dans les limites de cette civilisation inégalitaire, la croissance apparaîtra à la masse des gens comme la promesse — pourtant entièrement illusoire — qu'ils cesseront un jour d'être « sous-privilegiés », et la non-croissance comme leur condamnation à la médiocrité sans espoir. Aussi n'est-ce pas tant à la croissance qu'il faut s'attaquer qu'à la mystification qu'elle entretient, à la dynamique des besoins croissants et toujours frustrés sur laquelle elle repose, à la compétition qu'elle organise en incitant les individus à vouloir, chacun, se hisser « au-dessus » des autres. La devise de cette société pourrait être : *Ce qui est bon pour tous ne vaut rien. Tu ne seras respectable que si tu as « mieux » que les autres.*

Or c'est l'inverse qu'il faut affirmer pour rompre avec l'idéologie de la croissance : *Seul est digne de toi ce qui est bon pour tous. Seul mérite d'être produit ce qui ne privilégie ni n'abaisse personne. Nous pouvons être plus heureux avec moins d'opulence, car dans une société sans privilège, il n'y a pas de pauvres* »¹⁰.

Au lieu de crier ici à l'utopie, il vaut mieux mesurer ce qui en découle pour le « monde » que nous transmettons. Car transmettre est bien autre chose qu'œuvrer à la transformation « vertueuse » des comportements individuels, qui occupe un certain écologisme institutionnel. La transmission n'étant pas la répétition mais l'invention, faire acte de changement dans les façons de penser, c'est déjà transmettre « un monde », en choisissant d'être répondant d'un destin. C'est une « réponse » donnée à l'avenir, qui oppose un démenti à la fatalité.

Bernard Van Meenen,
Chargé de projets à Justice et Paix,
Décembre 2010.

¹⁰ *Le Monde diplomatique*, avril 2010, p. 28.